

# Le « Premier » Wittgenstein : des *Carnets* au *Tractatus logico-philosophicus*

*Sabine Plaud*

Le *Tractatus logico-philosophicus* est, comme chacun sait, non seulement le premier ouvrage publié par Ludwig Wittgenstein, mais le seul qu'il ait publié de son vivant. Si la parution de ce texte date de 1921, la rédaction en est antérieure de quelques années, puisqu'elle remonte à l'époque de la Première Guerre mondiale<sup>1</sup>. Dès 1914, Wittgenstein a déjà largement commencé à en élaborer les idées maîtresses : en témoignent les réflexions qui sont consignées dans ses *Carnets 1914-1916*, texte où l'on voit s'élaborer progressivement les idées tractariennes et dont certaines formulations seront parfois reprises littéralement dans le *Tractatus*. Quant à l'élaboration du manuscrit proprement dit, elle remonte aux années 1917-1918, alors que Wittgenstein est engagé comme soldat volontaire sur le front russe, puis fait prisonnier au camp de Cassino<sup>2</sup>. C'est à son retour du front que le Viennois fit publier son texte, d'abord sous le titre allemand de *Logisch-philosophische Abhandlung*, puis (sur les conseils de George Edward Moore) sous le titre plus accrocheur de *Tractatus logico-philosophicus*. Du point de vue formel, l'ouvrage consiste en un opuscule assez bref, constitué d'un ensemble de propositions numérotées, hiérarchisées et réparties en sept sections principales :

1. Le monde est tout ce qui a lieu.
2. Ce qui a lieu, le fait, est la subsistance d'états de choses.
3. L'image logique des faits est la pensée.
4. La pensée est la proposition pourvue de sens.

---

1. Pour des données biographiques sur le jeune Wittgenstein, voir notamment B. McGuinness, *Wittgenstein. Les années de jeunesse*, tr. fr. Y. Tennenbaum, Paris, Seuil, 1991 ; et R. Monk, *Wittgenstein. Le devoir de génie*, tr. fr. A. Gerschenfeld, Paris, Odile Jacob, 1993.

2. On dispose des traces de cette élaboration progressive grâce au *Prototractatus*.

5. La proposition est une fonction de vérité des propositions élémentaires. / (La proposition élémentaire est une fonction de vérité d'elle-même).
6. La forme générale de la fonction de vérité est :  $[\bar{P}, \bar{\xi}, N(\bar{\xi})]$ . C'est la forme générale de la proposition.
7. Sur ce dont on ne peut parler, il faut garder le silence.

Or une caractéristique singulière des idées proposées par le jeune Wittgenstein tient à l'oscillation qu'elles manifestent entre deux aspects tout à fait différents, voire incompatibles. D'une part, le fond de ces considérations est inspiré les idées de Gottlob Frege et de Bertrand Russell, et les problèmes théoriques abordés au cours de cette période sont fondamentalement des problèmes logiques ou logico-mathématiques (nature de la signification, possibilité de la représentation propositionnelle...). D'autre part, les écrits du premier Wittgenstein témoignent d'une crise morale et religieuse, alimentée par la lecture d'auteurs tels que Tolstoï ou Dostoïevski, et favorisée par une expérience de la guerre entraînant un contact direct avec la mort. Il en résulte que la rigueur et l'austérité logique propres à cette première philosophie coexistent avec certains développements authentiquement mystiques, par exemple au sujet d'une animation universelle du monde<sup>1</sup>, du sens de la vie ou de la nature de l'éthique. Très présente dans les *Carnets*, une telle oscillation entre considérations logico-mathématiques et réflexions mystico-éthiques ne disparaît pas de la version finale du *Tractatus* : si la version publiée du texte semble conférer une part plus importante au versant proprement logique, la dimension mystique qui continue à s'attacher à cet ouvrage reste incontestable, culminant notamment aux sections 6.4 et 6.5 où sont abordées des questions touchant à l'énigme du monde ou au « problème de la vie<sup>2</sup> ». C'est cette difficulté d'interprétation qui donnera ici son point de départ à notre lecture des thèses du premier Wittgenstein : comment penser les deux dimensions apparemment contradictoires mais inéliminables de cette première philosophie ?

## I. Le projet tractarien : exclure le non-sens

### Philosophie et critique du langage

En vue de comprendre ce que Wittgenstein cherchait à faire dans son premier ouvrage, il est indispensable d'examiner l'avant-propos dans lequel

- 
1. Voir par exemple C, 15-10-16 : « Souviens-toi donc que l'esprit du loup, du serpent, est *ton* esprit, car ta connaissance de l'esprit en général ne vient que de toi-même. »
  2. Voir par exemple TLP, 6.521 : « La solution du problème de la vie, on la perçoit à la disparition de ce problème. / (N'est-ce pas la raison pour laquelle les hommes qui, après avoir longuement douté, ont trouvé la claire vision du sens de la vie, ceux-là n'ont pu dire alors en quoi ce sens consistait ?). » Voir également encore la proposition 6.522 : « Il y a assurément de l'indicible. Il se montre, c'est le Mystique. »

il spécifie ses intentions<sup>1</sup>. Ces pages constituent ainsi une sorte de cadre<sup>2</sup>, qui ne fait pas véritablement partie du corps de l'ouvrage mais qui, pour cette raison même, permet de jeter une lumière extérieure sur le projet qui y préside. L'auteur y expose son projet dans les termes suivants :

*Le livre tracera donc une frontière à l'acte de penser, – ou plutôt non pas à l'acte de penser, mais à l'expression des pensées : car pour tracer une frontière à l'acte de pensée, nous devrions pouvoir penser les deux côtés de cette frontière (nous devrions donc pouvoir penser ce qui ne se laisse pas penser).*

*La frontière ne pourra donc être tracée que dans la langue, et ce qui est au-delà de cette frontière sera simplement dépourvu de sens<sup>3</sup>.*

À lire ce passage, il est tout à fait tentant de comparer le projet wittgensteinien au projet kantien de délimitation de la sphère de la connaissance possible. Simplement, le Viennois imprimerait un « tournant linguistique » à la délimitation en question, en se proposant non plus de délimiter l'acte de la pensée, mais l'expression linguistique de cette dernière. Voilà pourquoi, également, Wittgenstein présente parfois son travail de délimitation comme un travail « critique ». C'est le cas à la proposition 4.0031 de l'ouvrage qui stipule que « [t]oute philosophie est “critique du langage” », ainsi que dans ce même avant-propos où l'on peut lire que :

*Le livre traite des problèmes philosophiques, et montre – à ce que je crois – que leur formulation repose sur une mauvaise compréhension de la logique de notre langage. On pourrait résumer en quelque sorte tout le sens du livre en ces termes : tout ce qui proprement peut être dit peut être dit clairement, et sur ce dont on ne peut parler, il faut garder le silence<sup>4</sup>.*

Si l'on prend au sérieux cette idée d'une critique du langage comme entreprise de dissolution des faux problèmes issus d'une mauvaise compréhension de la logique de notre langue, il s'ensuit que le travail philosophique est un travail d'exclusion des non-sens qui, justement, naissent d'une telle compréhension fautive : et c'est là, justement, ce que Wittgenstein suggère lorsqu'il écrit que ce qui est au-delà de la frontière qu'il entend tracer sera « simplement dépourvu de sens ».

1. Pour une étude détaillée de ce texte, voir J. Benoist, « Sur quelques sens possibles d'une formule de Wittgenstein », in S. Laugier (éd.) : *Wittgenstein. Métaphysique et jeux de langage*, Paris, PUF, 2001.

2. À ce sujet, voir A. Crary et R. Read (éd.) : *The New Wittgenstein*, Londres, Routledge, 2000, ainsi que l'article d'E. Halais dans la seconde partie de ce volume, « Le *Tractatus logico-philosophicus* de Cora Diamond ».

3. TLP, p. 31.

4. *Id.*

L'auto-réfutation du *Tractatus*

Comprenons bien que ces déclarations ne sont pas simplement programmatiques, mais correspondent effectivement à ce qui se produit dans le corps même de l'ouvrage, dont les différentes sections s'efforcent de dégager les conditions de possibilité du discours doué de sens, pour exclure finalement les non-sens qui n'y satisfont pas. De là le célèbre paradoxe final, qui veut que les propositions tractariennes elles-mêmes fassent partie des non-sens à exclure, et qui conduit Wittgenstein à formuler une injonction au silence en écho à celle de l'avant-propos : « Sur ce dont on ne peut parler, il faut garder le silence<sup>1</sup>. » Mais pourquoi faut-il considérer que les propositions du *Tractatus* ne satisfont pas aux conditions qu'elles ont elles-mêmes énoncées ? Pour le comprendre, il faut se référer à une distinction établie par Wittgenstein entre ce qui peut véritablement être *dit* (à savoir les faits du monde), et ce qui ne peut que se *montrer*, c'est-à-dire apparaître implicitement dans les propositions sans pouvoir faire l'objet d'un discours véritable<sup>2</sup>. Parmi ce qui ne peut que se montrer, on trouve notamment la forme de la représentation que toute proposition doit avoir en commun avec ce qu'elle décrit<sup>3</sup>, la forme logique de la proposition<sup>4</sup>, ainsi que la structure générale du langage, à laquelle correspond celle du monde. Dans ces conditions, il est manifeste que lorsque Wittgenstein, dans son avant-propos ainsi qu'à la section 4 de son ouvrage, parle de délimiter ce qui peut être dit, la délimitation en question vise notamment à exclure les non-sens qui naissent lorsque l'on cherche à *dire* ce qui ne peut qu'être *montré*. Citons ici ces remarques cruciales relatives au but de la philosophie :

*La philosophie délimite le territoire contesté de la science de la nature.  
Elle doit marquer les frontières du pensable, et partant de l'impensable.  
Elle doit délimiter l'impensable de l'intérieur par le moyen du pensable.  
Elle signifiera l'indicible en figurant le dicible dans sa clarté<sup>5</sup>.*

Or c'est justement à ce stade que l'on voit émerger notre paradoxe relatif au statut des propositions du *Tractatus*. En effet, pour pouvoir seulement énoncer l'ineffabilité de ces structures logiques et ontologiques, il aura justement fallu contrevenir à ces mêmes conditions de possibilité de la signification : c'est-à-dire parler de la forme logique (au moins pour dire que l'on ne peut pas en

1. TLP, 7.

2. Cf. TLP, 4.121 : « Ce qui se reflète dans la langue, celle-ci ne peut le figurer. / Ce qui s'exprime dans la langue, nous ne pouvons par elle l'exprimer. »

3. Voir TLP, 2.17 : « Mais sa forme de représentation, l'image ne peut la représenter ; elle la montre. »

4. TLP, 4.121 : « La proposition ne peut figurer la forme logique, elle en est le miroir. »

5. TLP, 4.113-4.115.

parler), ou encore nous proposer la « forme générale de la proposition », comme entend le faire la proposition 6 de l'ouvrage. Voilà pourquoi les propositions du *Tractatus* elles-mêmes tombent sous le coup de leur propre critique, dans un processus d'auto-réfutation qui est pleinement reconnu par Wittgenstein à l'avant-dernière proposition du livre :

*Mes propositions sont des éclaircissements en ceci que celui me comprend les reconnaît à la fin comme dépourvues de sens, lorsque par leur moyen – en passant sur elles – il les a surmontées. (Il doit pour ainsi dire jeter l'échelle après y être monté.)*

*Il lui faut dépasser ces propositions pour voir correctement le monde<sup>1</sup>.*

Dès lors, on comprend que la portée principale de cet ouvrage wittgensteinien est essentiellement thérapeutique. Les propositions contenues dans le livre sont certes des non-sens, et qui plus est des non-sens absolus, incapables de véhiculer le moindre contenu de signification : lorsque Wittgenstein nous engage à rejeter cette échelle que sont les non-sens tractariens, il veut dire qu'il faut la rejeter entièrement, et non continuer à s'y accrocher comme on le ferait si l'on croyait que ces non-sens sont les vecteurs d'un contenu d'ordre supérieur<sup>2</sup>. Malgré cela, le fait de recourir à ces non-sens comme le fait l'auteur du *Tractatus* a bien des effets bénéfiques : car cela nous conduit à prendre conscience qu'un certain nombre d'énoncés que nous prenions pour des propositions correctes ne signifient, en réalité, absolument rien. Tel est le sens ces remarques finales relatives à la « méthode correcte en philosophie » :

*La méthode correcte en philosophie consisterait proprement en ceci : ne rien dire que ce qui se laisse dire, à savoir les propositions des sciences de la nature – quelque chose qui, par conséquent, n'a rien à faire avec la philosophie –, puis, quand quelqu'un d'autre voudrait dire quelque chose de métaphysique, lui démontrer toujours qu'il a omis de donner, dans ses propositions, une signification à certains signes. Cette méthode serait insatisfaisante pour l'autre – qui n'aurait pas le sentiment que nous lui avons enseigné de la philosophie – mais ce serait la seule correcte.*

Ce qui est décrit dans cette proposition correspond exactement à la démarche adoptée par Wittgenstein dans le *Tractatus* : en énonçant des propositions au sujet de la forme logique ou de l'éthique qui sont, à proprement parler, dénuées de sens, le philosophe autrichien ne cherche pas à enseigner quoi que ce soit, mais bien à nous faire prendre conscience de nos non-sens. De là ces quelques

1. TLP, 6.54.

2. À cet égard, nous nous rangeons à la lecture dite « austère » du premier Wittgenstein, défendue notamment par J. Conant et C. Diamond, selon laquelle il serait erroné de croire que les non-sens dont il est question dans le *Tractatus* exprimeraient une vérité ineffable relative à l'éthique, au monde ou au langage. Sur cette interprétation, voir *The New Wittgenstein*, *op. cit.*

remarques de l'avant-propos où Wittgenstein signale que son livre n'est « point un ouvrage d'enseignement » [*kein Lehrbuch*]<sup>1</sup> : le discours qui y est proposé est pour ainsi dire « performatif », cherchant à produire un certain effet sur le lecteur. Une telle lecture est encore étayée par cette célèbre lettre adressée par Wittgenstein à son éditeur Ludwig von Ficker en octobre ou novembre 1919, dans laquelle il affirme révéler la « clé » du *Tractatus* :

*Le sens du livre est éthique. J'ai eu autrefois l'intention d'insérer dans la préface quelques mots qui n'y figurent plus mais que je vous livre cependant car il se peut qu'ils constituent pour vous une clé. Je voulais écrire ceci, que mon travail consiste en deux parties : l'une qui est présentée ici, à quoi il faut ajouter tout ce que je n'ai pas écrit. Et c'est précisément cette partie-là qui représente l'essentiel. En effet, mon livre trace les limites de l'Éthique, pour ainsi dire de l'intérieur, et je suis convaincu qu'elles ne peuvent être tracées rigoureusement que de cette façon<sup>2</sup>.*

Autrement dit, l'important, dans le *Tractatus*, est ce qui n'y est *pas* écrit ; non pas au sens où cette « partie non écrite » serait le vecteur de quelque chose de mystique : la partie non écrite du *Tractatus* désigne plutôt ce que cet ouvrage cherche à *faire* lorsqu'il met en œuvre cette démarche éthique et thérapeutique visant à désamorcer toute tentation de transgresser les limites du langage. On voit alors s'éclaircir cette citation en apparence énigmatique de Ferdinand Kürnberger que Wittgenstein choisit de faire figurer en épigraphe du *Tractatus* :

*Devise : ... et tout ce que l'on sait, qu'on n'a pas seulement entendu comme un bruissement ou un grondement, se laisse dire en trois mots.*  
(Kürnberger)

Les « trois mots » dont il s'agit ici sont manifestement ceux qui sont contenus dans les quelques pages de ce mince ouvrage. Après les avoir écrits ou prononcés, on a effectivement, aux yeux de Wittgenstein, épuisé le domaine de ce qui se laisse dire ou penser. Il est alors vain de chercher à atteindre un domaine ultérieur de l'inexprimable ou de l'indicible : une fois que ces trois mots ont été dits, il faut se taire, pour laisser la place à l'action et à la vie.

## II. Langage et monde

Cette prise de conscience du statut réel des propositions du *Tractatus* pourrait nous inciter à nous en tenir là, sans pousser davantage l'étude d'énoncés qui, de l'aveu même de leur auteur, sont dépourvus de signification. C'est cependant à une telle tentation que nous résisterons ici, et cela parce que

1. TLP, p. 31.

2. Lettre à L. von Ficker, octobre ou novembre 1919, in *Briefe an Ludwig von Ficker*, éd. G. H. von Wright, Otto Müller Verlag, 1969.

même s'il faut effectivement finir par rejeter l'échelle qu'est ce livre, un tel rejet suppose justement que l'on en ait gravi un par un les différents échelons. Voilà pourquoi nous nous proposons d'examiner plus avant le contenu des thèses proposées dans le *Tractatus*, en commençant par le rapport qu'elles établissent entre langage et monde.

### L'ontologie du *Tractatus*

L'ouvrage s'ouvre par une proposition qui, de façon assez lapidaire, entend spécifier ce qu'est le monde : « Le monde est tout ce qui est le cas<sup>1</sup>. » La totalité de la section 1 ainsi qu'une part importante de la section 2 préciseront ces considérations en proposant une ontologie hiérarchisée, reposant sur l'idée que le monde n'est pas une simple collection d'éléments, mais consiste en ensembles structurés, organisés ; dans les termes de la proposition 1.1 : « Le monde est la totalité des faits, non des choses. » Plus exactement, Wittgenstein établit trois niveaux pour cette ontologie : le niveau de l'objet [*Gegenstand*], celui de l'état de choses [*Sachverhalt*], et celui du fait [*Tatsache*]. Concernant les objets, il s'agit des unités minimales de la réalité<sup>2</sup> qui « constituent la substance du monde<sup>3</sup> ». À ce titre, les objets sont la condition de possibilité de tout ce qui peut exister, de toutes les configurations possibles au sein du réel : « [l]es objets contiennent la possibilité de toutes les situations<sup>4</sup> », c'est-à-dire qu'ils présupposent logiquement, de façon interne, la totalité des configurations dans lesquelles ils peuvent avoir une occurrence<sup>5</sup>.

Pourtant, le fait que les objets soient les plus petites unités *pensables* pour la réalité ne signifie pas qu'ils en constituent les plus petites unités *autonomes*. Bien au contraire, il est selon Wittgenstein essentiel à l'objet de s'inscrire dans ce second niveau de réalité que sont les états de choses<sup>6</sup> : c'est donc l'état de choses, et non la chose, qui fournit l'unité indépendante minimale de la réalité. Cet état de choses est défini à la proposition 2.01 comme « une connexion d'objets », c'est-à-dire comme une totalité structurée où figurent des objets articulés selon une forme<sup>7</sup>, totalité qui, quant à elle, a bien une existence indépendante<sup>8</sup>. Voilà pourquoi, également, « [d]e la subsistance ou de la non-subsistance d'un état de choses, on ne peut déduire la subsistance ou la non-subsistance d'un autre

1. TLP, 1 [tr. modifiée].

2. Cf. TLP, 2.02 : « L'objet est simple. »

3. TLP, 2.021.

4. TLP, 2.014.

5. Cf. TLP, 2.0123 : « Si je connais l'objet, je connais aussi l'ensemble de ses possibilités d'occurrence dans des états de choses. »

6. Cf. TLP, 2.011 : « Il fait partie de l'essence d'une chose d'être élément constitutif d'un état de choses. »

7. Cf. TLP, 2.0272 : « La configuration des objets forme l'état de choses. »

8. Cf. TLP, 2.061 : « Les états de choses sont mutuellement indépendants. »

état de choses<sup>1</sup> ». Une telle affirmation est lourde de conséquences, puisqu'elle conduit à conclure au caractère illusoire d'un principe de causalité qui, justement, cherche à établir des relations de nécessité entre l'existence d'un état de choses donné et celle d'un autre. Contre un tel principe, il faudra donc affirmer, comme cela est fait à la fin de l'ouvrage, que « [l]a croyance en un lien causal est un *préjugé*<sup>2</sup> », et qu'il n'est « de nécessité que logique<sup>3</sup> ».

Enfin, ces états de choses s'agencent à leur tour en faits, lesquels consistent en totalités structurées d'états de choses<sup>4</sup>. Et de même que l'état de choses n'est pas un simple assemblage de choses mais une totalité structurée, de même le fait ne se contente pas d'être un amas ou un conglomérat d'états de choses : « La structure du fait consiste dans les structures des états de choses<sup>5</sup>. » Ce sont donc ces faits qui, à proprement parler, composent la réalité authentique : le monde n'est pas autre chose que la totalité de ces faits<sup>6</sup> ou, faut-il ajouter, que la totalité *close* de tous les faits<sup>7</sup>.

Pourtant, le problème principal du *Tractatus* n'est pas seulement de spécifier une ontologie, mais de comprendre le rapport entre langage et monde : de comprendre comment le langage peut parler du monde, comment faits et états de choses peuvent être représentés dans un discours doué de sens. C'est ce point que nous allons étudier à présent.

### Une théorie picturale de la proposition

La possibilité d'une représentation des faits du monde par les propositions du langage constitue une véritable énigme que Wittgenstein, dans ses *Carnets*, décrivait dans les termes suivants :

*Voilà la difficulté rencontrée par ma théorie de la représentation logique : trouver un lien entre le signe écrit sur le papier et un état de choses du monde extérieur.*

*J'ai toujours dit que la vérité est une relation entre la proposition et l'état de choses, mais sans pouvoir jamais arriver à découvrir une telle relation<sup>8</sup>.*

Or c'est dans la notion d'image [*Bild*] que notre auteur devait repérer le médiateur entre langage et monde : si la proposition est en mesure de nous parler d'états de choses, c'est parce qu'elle en est l'image (logique)<sup>9</sup>. La genèse

1. TLP, 2.062.

2. TLP, 5.1361.

3. TLP, 6.37.

4. Cf. TLP, 2 : « Ce qui a lieu, le fait, est la subsistance d'états de choses. »

5. TLP, 2.034.

6. Cf. TLP, 1.2 : « Le monde se décompose en faits. »

7. Cf. TLP, 1.11 : « Le monde est déterminé par les faits et par ceci qu'ils sont tous les faits. »

8. C, 27-10-14.

9. Cf. C, 26-9-14 : « Sur quoi se fonde l'assurance – à coup sûr fermement fondée – que nous pouvons exprimer n'importe quel sens dans notre écriture bi-dimensionnelle?! /